

**La naissance de l'Idéologie
et la folie vue par les Idéologues**

1. La société des Idéologues

Il nous semble évident de constater que le 18^e siècle avait une importance exceptionnelle dans l'histoire des idées : en quelques décennies, l'émergence d'une nouvelle conception du savoir et de la raison a été capable de modifier et déterminer même les réalités politiques et économiques. Il nous suffit de rappeler l'effet qu'ont provoqué les travaux des philosophes du siècle : Voltaire et Diderot sont des exemples par excellence, étant donné que les deux philosophes étaient plus que des amis des souverains (Frédéric le Grand, Catherine II), ils peuvent être considérés comme des conseillers très prisés. Selon les historiens, c'est la Révolution française¹ qui met fin au mouvement philosophique et culturel qui réunit des tendances fort différentes, voire antithétiques, comme le rationalisme et l'occultisme, le mysticisme et la philosophie cosmopolite, et que nous avons la coutume d'appeler les Lumières. C'est ce qui explique la pratique des histoires littéraires et philosophiques qui ont la tendance de strictement séparer les penseurs entrant en scène pendant ou après la Révolution – même Condorcet – et de les traiter comme s'ils n'appartenaient pas à la tradition ou à l'héritage des Lumières : comme s'il était possible d'ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire des idées, isolé presque hermétiquement des chapitres antérieurs. Il en suit aussi que ces penseurs faisant apparition à la dernière décennie du 18^e siècle sont souvent négligés. Or, il est incontestable que les changements épistémologiques et moraux, préparés par les philosophies du siècle², se démasquent parallèlement et non sans rapport à des changements socio-politiques, et en produisant une fissure dans l'histoire des idées, bouleversent la philosophie : la plupart de ces penseurs, tout comme leurs prédécesseurs, ont participé activement à la vie politique.

Il est également à noter que les penseurs actifs au moment de la Révolution ne suivent pas la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau³ et n'ambitionnent plus, à l'instar des philosophes des Lumières, l'accumulation du savoir universel, mais ils ont un nouveau sujet de

¹ Il nous faut remarquer que la nouvelle histoire littéraire publiée en 2011 à Budapest suit la même tradition. L'année de la Révolution sert de ligne de démarcation aussi pour l'histoire de la littérature que de la philosophie. Cf.: *A francia irodalom története*, éd. Maár Judit, ELTE Eötvös Kiadó, Budapest, 2011, p. 327-363.

² Il est également à noter que les notions de la liberté universelle et l'égalité ont été des sujets proéminents des textes philosophiques du 18^{ème} siècle : nous pouvons mentionner les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau ou de l'Abbé de Saint-Pierre. Nous pourrions dire que ces textes étaient les manifestes politiques préécrits de la Révolution.

³ Cf.: Roger D. Masters, *The political philosophy of Rousseau*, Princeton University Press, New Jersey, 1968.

recherche : l'homme. L'homme, mais non celui de Voltaire, le « bon sauvage », ou le sauvage de Rousseau ; l'homme n'est plus perçu comme une statue immobile, comme le présentait Condillac dans le *Traité des sensations*, mais comme un Sujet conscient et physique aussi, en tant qu'être social qui existe en corrélation et en opposition avec l'Autre, qui se crée comme être parlant dont les idées sont des empreintes logiques, langagières-sémiologiques, issues de ses interactions avec le monde qui l'entoure. Ce tournant philosophique n'est pas sans précédent, vu qu'il trouve ses antécédents dans l'empirisme et le sensualisme anglais : toutefois cette nouvelle philosophie critique et en même temps approfondit cette tradition en essayant de fonder une philosophie moderne et anthropocentrique.

Parmi les philosophes de la fin du 18^e siècle, nous avons l'intention de mettre au premier plan les travaux d'Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, vu que c'était lui, qui – comme représentant de la deuxième génération des Idéologues – a rédigé au tournant du siècle le premier ouvrage philosophique et systématique en français – portant sur « la science des idées » ou « l'idéologie », qu'il a publié en 1800 sous le titre de *Projet d'éléments d'idéologie* et qu'il a continué à écrire les décennies suivantes. Il complète le premier volume par trois volumes (*Grammaire générale, Logique I-II*). François Picavet classe les Idéologues selon leurs objectifs philosophiques et politiques en trois générations, fortement distinguées⁴ : selon lui, les membres de la première génération ont mis l'accent sur la mise en évidence de l'importance et de la nécessité des réformes des institutions sociales et politiques et en ont recensé les diverses possibilités (Condorcet, Laplace, Garat et Volney) ; ceux de la deuxième génération sont présentés comme les représentants de la physiologie idéologique (Destutt de Tracy, Cabanis), et ceux de la troisième génération comme de simples épigones. Picavet ne semble pas prendre en considération le fait que plusieurs penseurs appartenant à la première génération ont travaillé ensemble avec Destutt de Tracy – issu d'une famille noble et membre élu du Directoire – dans la Société des Idéologues qu'il a fondée en 1795, et dont l'objectif principal était l'établissement

⁴ François Picavet, *Les idéologues, Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789*, Paris, 1891.

d'un système éducatif basé sur une nouvelle philosophie — un projet qui ne s'est jamais réalisé, probablement pour des causes politiques⁵.

Dans un premier temps, l'analyse suivante aura pour but de révéler les relations qui lient les travaux Destutt de Tracy (surtout le premier volume, le *Projet d'éléments d'idéologie*) à l'empirisme et au sensualisme : quels sont les éléments de la philosophie de Bacon, de Locke ou de Condillac qui seront réutilisés et recyclés dans la théorie de Destutt de Tracy, dans un contexte historique différent, et quels sont les éléments qu'il refuse et élimine pour pouvoir créer une idéologie anthropocentrique. Dans un deuxième temps, nous mettrons l'accent sur les conséquences de ces modifications ou déplacements dans la pensée philosophique française concernant l'approche de la théorie de la langue qui apparaît dans l'œuvre de Destutt de Tracy : cette problématique nous conduira à la philosophie du langage des Lumières, à Rousseau et non aux empiristes⁶ : la question sera de savoir quel est le rôle de la langue dans la représentation des idées et dans la pensée selon Destutt de Tracy. Dans un troisième temps, nous nous concentrerons sur les critiques contemporaines du texte en s'appuyant sur travaux et les correspondances de Pierre-Jean-Georges Cabanis et Pierre Maine de Biran, idéologues de la deuxième génération : nous tenterons de faire voir les convergences et les divergences dans la physiologie idéologique et ses effets dans la vie pratique, notamment dans l'approche des fous qui forment une catégorie à part dans chaque système de ces trois philosophes, étant donné que les sensations et les idées ne sont pas créées de la même manière dans le cas des hommes malades (physiquement ou mentalement : cela n'est pas encore strictement séparé par les Idéologues). La question de la folie arrivera à son paroxysme dans les écrits de Pierre Cabanis qui propose la réforme des hôpitaux et des traitements pour pouvoir découvrir les causes et les guérisons possibles de cette maladie afin d'établir une égalité totale parmi les hommes.

⁵ Les données historiques proviennent du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, (réd. Pierre Larousse, VI, Paris, 1871, p. 609-611).

⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, édition A. Belin, Paris, 1817.

2. La base de tout savoir : la sensation et le mouvement

Selon la préface de l'auteur, le *Projet d'éléments d'idéologie*⁷ a été conçu pour un usage didactique-éducatif, donc a été rédigé pour créer un nouveau manuel d'école que les professeurs et les étudiants pourraient utiliser : « J'ai donc continué mon travail, ayant surtout en vue les écoles publiques [...] car quoi qu'on en dise, moins une science est avancée, moins elle a été bien traitée, et plus elle a besoin d'être enseignée. C'est ce qui me fait beaucoup désirer qu'on ne renonce pas en France à l'enseignement des sciences idéologiques, morales et politiques, qui après tout sont des sciences comme les autres, à la différence près que ceux qui ne les ont point étudiées sont persuadés de si bonne foi de les savoir, qu'ils se croient en état d'en décider »⁸. Par conséquent, le ton du *Projet* se distingue fondamentalement des textes qu'il évoque, par exemple des écrits de Locke et de Bacon : il considère son lecteur comme étudiant, inexpérimenté en études philosophiques et l'apostrophe plusieurs fois (« Jeune gens⁹ »). Néanmoins, la forme dialogique ne se réalise pas, donc il ne s'agit aucunement d'un dialogue socratique. L'intention didactique reste évidente, vu que pour développer ses thèses, l'auteur a recours à une rhétorique de répétition et pour mieux implanter ses explications théoriques à la méthode traditionnelle et toujours efficace des exemples. Il en suit que ses thèses sont concises et définitives et ne sont pas vraiment explicitées – elles n'entrent pas en dialogue réel avec les textes philosophiques qu'elles critiquent et remanient – et que tout le système s'organise selon la logique dichotomique de question-réponse. Le *Projet* comprend dix-sept chapitres et cherche la réponse à dix-sept questions consécutives qui posent la problématique du fonctionnement, du mode d'existence et de la hiérarchie des facultés intellectuelles de l'homme.

Le sujet du texte, l'idéologie comme science est un néologisme à l'époque, et en conséquence peut paraître recherché ou sophistiqué¹⁰ : cela se prouve par le fait que l'auteur est plusieurs fois contraint de justifier l'usage de ce terme dans la préface : « Cette science peut s'appeler idéologie, si l'on ne fait attention qu'au sujet ; grammaire générale si l'on n'a égard qu'au

⁷ Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, *Projet d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française*, Paris, 1800. En ce qui suit : *Projet*.

⁸ *Projet*, p. 12.

⁹ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰ Ce néologisme, idéologie, apparaît la première fois en 1796, dans l'ouvrage intitulé *Mémoire sur la faculté de penser* de Destutt de Tracy.

moyen ; et logique, si l'on ne considère que le but. Quelque nom qu'on lui donne, elle renferme nécessairement ces trois parties ; car on ne peut en traiter une raisonnablement sans traiter les deux autres. *Idéologie* me paraît le terme générique, parce que la science des idées renferme celle de leur expression et celle de leur combinaison »¹¹. Ainsi, l'idéologie contiendrait-elle l'apparat des deux sciences différentes, de la logique et de la grammaire, ce qui fait que la science des idées peut être aussi utilisée comme manuel rhétorique, car en traitant les modalités d'expression des idées, l'auteur explique les manières possibles et les procès de la transmission des idées à l'interlocuteur. Il faut aussi tenir compte du fait que l'expression des idées n'est pas limitée à l'usage des signes linguistiques comme nous le verrons plus tard, lors de l'analyse. Néanmoins, la rhétorique n'est pas du tout traitée d'un point de vue normatif dans le texte : Destutt de Tracy se limite à la description des phénomènes linguistiques et métacommunicatifs. De ce fait, nous pouvons conclure que la science de l'idéologie est un système triparti dont les deux piliers principaux ont une tradition séculaire, voire millénaire dans l'histoire de la philosophie : ainsi *l'idéologie proprement dite*¹² se dresse sur les résultats de la grammaire générale et de la logique. Ce tripartisme reste présent dans le développement de la science des idées. Même dans les explications et les exemples, Destutt de Tracy tient à mettre au premier plan la présence de ce triade. Cela veut dire que bien que le but d'une idéologie générale soit de présenter comment le sujet humain acquiert des idées, l'auteur met en relief l'importance et le rôle de chaque étape et dans l'expression des idées et dans la formation des relations qui se contruisent fondamentalement par le biais des éléments logiques et grammaticaux. Toutefois, il arrive à éviter la tautologie : les quatre volumes des *Éléments de l'idéologie* ont été rédigés pour servir des buts éducatifs : le premier, élaborant les fondements de la nouvelle science, possède une structure qui permet au lecteur (au lecteur naïf ou étudiant) de découvrir les liens entre cette nouvelle science et les autres pour pouvoir mieux comprendre ce qu'est l'idéologie en tant que telle. Les trois volumes suivants, publiés ensemble en 1824 – quoique les volumes aient paru séparément les années précédentes – et basés sur les résultats du premier, traitent leur sujet (la grammaire et la logique) sans explications ou digressions quelconques et sans ajouter des

¹¹ *Projet*, p. 20.

¹² Dans l'édition de 1824, le premier volume porte déjà ce titre.

observations considérables au premier volume portant sur l'idéologie : c'est ce qui nous autorise à nous limiter à l'examen du premier volume.

L'intention didactique de l'ouvrage de Destutt de Tracy harmonise parfaitement avec les tendances politiques de la Révolution : l'auteur ne vise pas à rédiger un manuel pour les universités ou pour l'Académie¹³, mais à créer un texte didactique qui pourrait servir de porte-parole des changements éducatifs et politiques et de l'aspiration vers l'égalité – les nouvelles lois¹⁴ ayant pour but de réformer, de nationaliser l'éducation publique afin de la rendre accessible à toutes les couches sociales. Cependant, cela ne signifie pas que Destutt de Tracy, membre du Directoire et plus tard du Conseil d'instruction publique, aurait propagé un message politique, réel ou imaginaire, par l'intermédiaire de son œuvre. En conséquence, bien que l'auteur fasse part des conflits et des réformes politiques des deux décennies qui ont suivi la Révolution, le *Projet* n'a aucune relation avec les aspirations sociales mentionnées ci-dessus : le ton didactique est le résultat direct de l'engagement politique de l'auteur ; toutefois, le texte n'est ni politique, ni manipulatif. Pour cette raison, lors de l'analyse, nous ne prendrons pas en considération les faits historiques et politiques, vu qu'ils n'ont pas un rôle décisif dans l'interprétation du texte.

Après avoir délimité le sujet de notre analyse, voyons le texte de Destutt de Tracy : le but principal de l'idéologie est de fonder une philosophie à l'opposé des métaphysiques vagues et obscures (*métaphysique nébuleuse*¹⁵) dont le sujet central est l'homme comme *être sentant*¹⁶, et dont l'objectif est de décrire le fonctionnement des facultés intellectuelles de l'homme en fonction de ses mouvements internes et externes. Il s'agit donc d'un système dans lequel l'homme apparaît comme une machine, un système autopoïétique pourtant ouvert dont l'animateur serait la sensibilité et dont l'unité de base serait la sensation. Cependant, la vision de l'homme comme machine n'est pas une métaphore universelle et cette universalité n'est surtout pas étendue à la nature et à la culture qui formeraient ainsi un ordre commun et illusoire : l'individualité de l'homme devient ambiguë grâce à la sensibilité et à la défectuosité de cette même faculté.

¹³ Même le titre se réfère au public ciblé : *Projet d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française*. Les œuvres de Destutt de Tracy, Cabanis et Maine de Biran sont accessibles, en format numérisées, sur le site de la Bibliothèque Nationale de France (gallica.bnf.fr).

¹⁴ La loi Bouquier, acceptée le 19 décembre 1793, a établi l'instruction publique et obligatoire des enfants jusqu'à l'âge de huit ans. Cela était suivi par la réforme scolaire de Napoléon, en 1802.

¹⁵ Cf. *Ibid.*, p. 355.

¹⁶ *Ibid.*, p. 41.

L'homme comme être biologique, appartenant à la nature, se sépare de la nature grâce à la sensibilité, et se trouve marginalisé parce qu'il a la capacité de créer des idées. Destutt de Tracy n'approuve pas complètement cette constatation et la classifie parmi les hypothèses en disant que l'homme comme système autonome, tout seul, ne serait pas capable de prendre possession d'aucun savoir ou connaissance relatif aux sensations et aux idées d'autres êtres : ainsi, par exemple, l'homme ne peut rien savoir des sensations des plantes, de leurs douleurs éventuelles, parce qu'il n'existe aucun système de signes commun qui rendrait possible cette perception.

De plus, cette capacité que Destutt de Tracy appelle sensibilité, n'est pas universelle et compte tenu des déterminations physiques, mentales et historiques particulières de chaque être humain fonctionne toujours différemment¹⁷. Cela nous mène au deuxième degré de l'individualité de l'homme : à savoir à l'individualité qui n'est pas conçue comme un système universel et homogène, mais comme un mécanisme fonctionnel qui varie selon les individus, change et peut être reformé par les interactions langagières (dans le processus de l'éducation, par exemple), étant donné que l'homme est un être social. L'homme n'apparaît donc pas comme une espèce ou une catégorie biologique qui ne manifesterait que des caractéristiques communes – quoique celles-ci soient prédominantes afin d'assurer la survie de la communauté des hommes –, mais comme un ensemble des structures ouvertes, autonomes et différentes.

La sensibilité est l'élément universel qui peut servir de base pour la communauté du savoir – du savoir dans le sens de la connaissance des idées et de la capacité de les communiquer¹⁸. Nous pouvons bien sûr nous interroger sur l'interprétation de cette affirmation. A part quelques indications, des critiques surtout, nous ne trouvons pas d'allusion à l'origine des termes philosophiques utilisés dans le *Projet* ; néanmoins, à la fin du quatrième volume, la *Logique*, nous trouvons un supplément long dans lequel l'auteur résume deux œuvres philosophiques : *De l'Instauratio Magna* de Francis Bacon qui contient le *Novum Organum* et *De Corpore* de Hobbes. Même si le premier volume ne donne pas des informations concernant l'interprétation de la notion de la faculté intellectuelle et de la sensation, ces textes peuvent nous servir de points de référence pour savoir sur quels concepts ce système a été basé exactement. Le *Novum Organum* de Francis Bacon, précurseur de la philosophie empiriste, précise les principes

¹⁷ *Ibid.*, p.91.

¹⁸ *Ibid.*, p. 118. « C'est là la source de toutes nos découvertes ».

d'une approche scientifique nouvelle, fondée sur la méthode inductive : « Les sciences ont été traitées ou par les empiriques ou par les dogmatiques. Les empiriques, semblables aux fourmis ne savent qu'amasser et user ; les rationalistes, semblables aux araignées, font des toiles qu'ils tirent d'eux-mêmes ; le procédé de l'abeille tient lieu entre ces deux : elle recueille ses matériaux sur les fleurs des jardins et des champs ; mais elle les transforme et les distille par une vertu qui lui est propre : c'est l'image du véritable travail de la philosophie qui ne se fie pas aux seules forces de l'esprit humain et n'y prend même pas son principal appui qui ne se contente pas non plus de déposer dans la mémoire sans y rien changer des matériaux recueillis dans l'histoire naturelle et les arts mécaniques, mais les porte jusque dans l'esprit modifiés et transformés. C'est pourquoi il y tout à espérer d'une alliance intime et sacrée de ces deux facultés expérimentale et rationnelle, alliance qui ne s'est pas encore rencontrée¹⁹ ». L'aphorisme mentionné démontre clairement que le philosophe doit créer *une philosophie naturelle pure et sans mélange*²⁰ qui est fondée exclusivement sur des faits justifiés et justifiables (expériences par excellence), et qui est systématisée sous l'égide de la raison humaine. La philosophie naturelle pure et donc exempte de la *métaphysique nébuleuse* provient directement de la pensée de l'homme comme être sentant qui ne perçoit pas le monde seulement par sa vision, mais aussi par l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût : « C'est la vraie interprétation de la nature²¹ ». En effet, la métaphore de l'abeille de Bacon peut être reprise dans le cas de Destutt de Tracy, bien que dans le cas du *Projet*, la recreation de la science commence par la découverte et la description de la place et du fonctionnement de l'observateur même. Nous sommes donc en mesure de constater que l'idéologie a le même but que la philosophie de Bacon, étant donné que premièrement, elle défait toute structure et toute théorie reçues pour reconstruire de leurs éléments le système du savoir humain : « Personne jusqu'ici ne s'est rencontré avec un esprit assez ferme et rigoureux pour s'imposer déterminément la loi de ruiner complètement en lui toutes les théories et les notions communes, et d'appliquer de nouveau à l'étude des faits son intelligence purifiée et nette. C'est pourquoi la raison humaine, telle qu'elle est maintenant, est un amas de notions incohérentes, où le crédit d'autrui, le hasard et

¹⁹ Francis Bacon., *Novum Organum*, Hachette, Paris, 1857, p. 51. (aphorisme 95).

²⁰ *Ibid.*, p. 52. (aphorisme 96).

²¹ Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie*, III, *Logique*, Paris, 1805, p. 577.

les idées puérides que nous nous sommes faites dans notre enfance, jouent le principal rôle²² ». Du fait, le résultat de ce démontage est l'idéologie dont le principe est de reconstruire la connaissance humaine à partir de sa racine qui est *la sensation*.

Mais comment la sensation apparaît-elle dans l'interprétation de Destutt de Tracy ? La sensation est l'unité de base du savoir humain, la condition primaire de la capacité de raisonner. Dans le système proposé par le *Projet*, la sensation se trouve au sommet de la hiérarchie, et au début de tout savoir. Cependant, la prémisse de la sensation est la *sensibilité*, la capacité de sentir. Destutt de Tracy, traitant la notion de la sensation, distingue clairement ses formes et modes possibles, pour les réunir ensuite dans la notion élargie de la sensation, considérée comme action ou acte conscient ou inconscient, lors duquel le sujet sentant amasse des informations, des impressions sur le monde qui l'entoure et – par le biais de cette réalité – sur lui-même. Pour cette raison, il ne s'agit pas d'une seule sensation, mais d'une continuité des sensations ponctuelles, c'est-à-dire des actes de *sentir*. La distinction entre les verbes *sentir* et *percevoir*, et le choix du premier n'est pas sans importance : l'acte de sentir ne représente pas tout simplement un acte mental, mais aussi la disposition physiologique et psychologique de l'homme. Cela veut dire que les caractéristiques psychiques et physiques de l'observateur, leur structure et leur influence sur le résultat de l'observation jouent un rôle aussi important dans la formation des idées que les opérations logiques et rationnelles. Sentir peut donc signifier que l'observateur perçoit les objets par les impressions, essentiellement grâce à sa disposition biologique, à son système nerveux : « Nous recevons par les extrémités de ces nerfs, qui se terminent à la surface de notre corps, des impressions de différents genres, suivant les différents organes auxquels ils aboutissent²³ ». Bien que le fonctionnement du système nerveux ne soit pas détaillé par l'auteur, il tient à signaler que l'observation pure, due aux différences physiologiques des individus, est tout simplement impossible : même si nous ne prenions qu'un seul sens parmi les autres, par exemple la vue, nous nous leurrerions d'une illusion, car la vue n'est rien d'autre que le résultat des conditions données²⁴. Cette conjoncture se radicalise encore si nous ne classifions et hiérarchisons pas les

²² Francis Bacon, *op. cit.*, p. 53. (aphorisme 97.)

²³ *Projet*, p. 41.

²⁴ *Ibid.*

sens, ou dans des situations où l'individu doit renoncer à un ou plusieurs sens²⁵. Destutt de Tracy y revient à plusieurs reprises, justifiant ainsi que notre connaissance restera toujours imparfaite : nous ne pourrions avoir de savoir certain de rien qui n'est pas à la portée de notre corps.

La théorie de perception de Hobbes, explicitée dans son œuvre intitulée *De Corpore*, suggère la même conclusion, mais elle est loin de la déclarer définitivement : dans sa physique, la perception ou l'objet perçu est un phantasme²⁶, donc une idée contingente. Toutefois, cette contingence peut être éliminée grâce aux *objets de pensée* ou idées qui par leur constance (*endeavour*) et fixation peuvent parvenir à la perception. La différence fondamentale entre les deux penseurs réside dans le fait que tandis que Hobbes distingue le sujet et l'objet de la perception (*the subject and object of sense*²⁷), Destutt de Tracy dissout cette aporie par l'introduction de la réflexion : lors de la perception, ce n'est plus seulement l'objet qui se reflète dans l'esprit humain, mais l'image du soi aussi comme observateur ; la fusion de ces deux processus a pour résultat que la perception devient complètement subjective. L'enjeu est la formation du moi ou du sujet qui est le dénouement de la perception : ontologie de l'action devient donc ontologie de l'être, au niveau de l'individu sentant. La thèse philosophique cartésienne « Je pense donc je suis » est remplacée par une autre : « Je sens donc je suis » : « Une sensation pure et simple ne nous apprend rien que notre propre existence²⁸ ». La réflexion de la perception a pour conséquence que la sensation porte en soi son côté psychologique. Le *sentiment* reste l'élément non-éliminable du processus de la perception, de la sensation. Tout comme les sensations, les sentiments et les passions font partie de l'ensemble des idées simples et apportent des connaissances de même valeur au sujet²⁹. D'une part, la cause en est physiologique : la reconnaissance des sentiments et des passions est un processus intellectuel, nous percevons leur présence et leurs divers effets par nos nerfs ; d'autre part, ces éléments participent ensemble à la formation des idées composées, et par conséquent, ils sont les facteurs fondamentaux des opérations logiques. Ce paradoxe – à savoir que les sentiments joueraient un

²⁵ Même Destutt de Tracy se réfère à l'ouvrage de Denis Diderot, à la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ce qui voient* (*Projet*, p. 43.)

²⁶ Thomas Hobbes, *Elements of philosophy, Concerning body* in *The English works of Thomas Hobbes*, éd. Sir William Molesworth Bart, I, London, 1839, p. 391.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Projet*, p. 127.

²⁹ *Projet*, p. 44-45.

rôle si important dans la création de la connaissance – est rompu par le fait que Destutt de Tracy considère la sensation, le sentiment et la passion comme des manifestations de la sensibilité³⁰. A cela s'ajoute encore un quatrième élément : la mémoire. Dans la théorie de Destutt de Tracy, la mémoire est aussi une sensation ce qui constitue une différence importante par rapport aux autres théories de perception, par exemple à celle de Hobbes. Pour mieux comprendre les raisons de cette modification, il nous faut aussi révéler quelles sont les caractéristiques de la sensation qui lui permettent de changer de direction.

3. Les caractéristiques fondamentales de la sensation et de l'existence : la mobilité et la durée

La sensation ne se montre pas en soi pour le sujet sentant. Elle est le résultat d'un processus physique, déterminé par la condition et la place de l'être humain dans le monde. Donc, le sujet n'existe pas seulement, mais il bouge aussi. La faculté de mobilité est la base de son existence, c'est par son intermédiaire qu'il entre et reste en contact avec la nature. De ce point de vue, même la vue est un certain type de mouvement, sauf que dans ce cas-ci le corps n'est pas l'agent, mais le patient du mouvement : il croise le chemin de la lumière³¹. La capacité de se mouvoir, la mobilité est présente avant la sensation, elle en est même la condition. Cela est dû à deux facteurs. Premièrement à celui que l'auteur appelle la force d'inertie : relative à l'agent, elle fait que le sujet reste toujours libre dans son mouvement jusqu'à ce qu'il rencontre un autre objet qui réglerait ses mouvements et sa direction ; et deuxièmement à celui de la résistance. Le sujet sentant heurte à la réalité extérieure, indépendamment de son activité ou de son non-activité, au moment où elle l'empêche dans son mouvement, c'est-à-dire elle lui résiste : la première sensation que nous percevons est la résistance³². Le Moi commence à percevoir et à former des idées simples en rencontrant l'Autre, animé ou inanimé, humain ou naturel. Une telle interprétation de la perception n'est pas tout à fait nouvelle : nous la retrouvons dans l'*Essai* de John Locke (*An Essay Concerning Human Understanding*) qui distingue également les idées

³⁰ *Ibid.*, p. 46.

³¹ *Ibid.*, p. 41.

³² *Ibid.*, p. 121.

simples et les idées composées, mais il ne parle pas du mouvement, donc du mobile de la création des idées. Les qualités perçues affectent nos sens (*the qualities that affect our senses*³³), nous recevons les idées, toutes faites, de la nature. Par contre, le concept du mouvement porte en soi la possibilité de prévoir l'objet de notre observation et même l'obstacle à surmonter. Le sujet prend ces obstacles ou perceptions primaires pour des impulsions – force d'impulsion³⁴ – et par le biais de ces obstacles, il aura l'accès aux premières idées simples qui ne sont plus que des simples impressions (par exemple : quelque chose est froid ou chaud, rouge ou orange, etc). La définition des idées simples que propose Destutt de Tracy concorde avec celle de Locke ; de plus, les deux philosophes distinguent les mêmes types de perception physique : l'extension, la forme, le mouvement, l'espace et la durée³⁵. Parmi ces types de perception, la durée nous aidera à comprendre le rôle de la mémoire dans le système de Destutt de Tracy et ainsi à découvrir le tournant anthropologique et langagier qui caractérise le *Projet*.

Les sensations issues du mouvement et de la résistance provoquent la naissance des idées simples qui, étant simultanées, se confondent³⁶. Ainsi le sujet sentant est-il contraint d'interpréter ces apparitions ou perceptions simultanées et/ou successives, donc de former des rapports positifs entre elles : *Le ciel est bleu, la terre n'est pas bleu*. De ce point de vue, les sensations demeurent toujours positives, la négativité est exclue de la perception : la négation, qui apparaît au niveau de la langue, cache toujours une affirmation (Le ciel n'est pas rouge [Le ciel est bleu]). Pour nier, il faut que le soi ait déjà en sa possession un savoir positif qui restera sous-jacent dans la structure profonde de la phrase négative. Ces rapports, créés des idées simples, contiennent toujours deux éléments, indépendamment du nombre des éléments qui apparaissent au niveau de la langue, de l'énonciation : par conséquent, l'auteur considère le verbe être comme partie de l'attribut, une contrainte grammaticale sans signification quelconque et non comme copule comme les grammairiens du Port-Royal : « Mais ce mot est, qui *est* dans toutes les propositions, y fait toujours partie de l'attribut [...]. D'autres grammairiens ont cru que le verbe être exprimait l'action de l'esprit qui juge, la persuasion de l'homme qui parle. Mais encore une fois, le verbe

³³ John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, The Pennsylvania State University, 1990, p. 101.

³⁴ *Projet*, p. 136.

³⁵ John Locke, *op. cit.*, p. 181-189; *Projet*, p. 116-122.

³⁶ *Projet*, p. 54.

être par lui-même n'exprime que l'existence »³⁷. Les idées simples se rapportent toujours aux événements momentanés et concrets, ainsi leur durée est strictement délimitée : pourtant, cette durée est suffisante pour la répétition de la création des rapports. Cette répétition permanente, comme une sorte de gravure, devient le fondement de la naissance du jugement, du savoir qui est déjà apte à distinguer les rapports cause-conséquence. Cette capacité ou aptitude de juger est distinguée par Destutt de Tracy : le jugement ne fait pas partie de la catégorie des idées simples, mais il en provient.

D'une manière semblable, les idées composées se constituent à partir de la répétition : lors de la répétition permanente des actions, l'impression concrète s'efface, et le sujet sentant à déjà la possibilité d'abstraire les idées simples perçues (couleurs, sons, formes, extensions, etc). Le degré suivant de la connaissance humaine sera l'abstraction. Néanmoins, cela s'accompagne par l'oubli des impressions concrètes : c'est pour cette simple raison que nous trouvons naturel le fonctionnement de nos organes³⁸.

La répétition, la formation des rapports et la faculté du jugement constituent ensemble l'espace dans lequel peut s'établir la communauté humaine fondée sur un système de signes universel. L'homme devient un être social grâce aux idées : ces idées forment la texture qui assure le mouvement et la mémoire communs. Ceux qui ne savent pas participer à la représentation de ces idées, à cause de leurs défauts physiologiques, sont considérés comme fous et sont exclus de la communauté. Fou ou idiot est celui qui est inapte à l'abstraction, celui qui n'est pas capable de priver les idées de leur individualité, de leur unicité : « C'est bien avec de la raison que de l'adjectif *idio*, qui signifie propre, particulier, [...] on a fait le mot idiot pour désigner un homme d'une intelligence très bornée ; car tel serait l'état de celui qui n'aurait que des idées qui lui seraient propres, c'est-à-dire qui n'en aurait reçu aucunes de ses semblables³⁹ ». La folie, l'aliénation mentale, l'incapacité de transmettre et de recevoir des idées simples ou composées : ce sont tous des anomalies particulières de l'idéologie. A l'opposition de la défectuosité corporelle, comme la cécité, dans ces cas, le fonctionnement des facultés intellectuelles est bloqué au niveau du jugement et non au niveau de la perception : ainsi les fous

³⁷ *Projet*, p. 63-68.

³⁸ Destutt de Tracy estime que la première sensation du nouveau-né est la douleur pure qui accompagne le mouvement du cœur, du poumon et des autres organes. *Ibid.*, p. 246.

³⁹ *Ibid.*, p. 248.

ne peuvent pas participer dans la formation des signes-significations et des idées, au niveau social. Un philosophe contemporain de Destutt de Tracy, Pierre-Jean-Georges Cabanis, Idéologue de la deuxième génération, a fait l'apologie des fous et a proposé des réformes afin de les réintégrer dans la société et d'améliorer les circonstances de leur traitement⁴⁰.

Du point de vue de l'idéologie, il est d'une importance primordiale de remarquer que l'idée provenant de la sensation et des opérations logiques devient un facteur social, élément d'un système autopoïétique : dans cette révolution, le savoir s'avance dans une forme spirale. Si l'on part de l'idée que la sensation se forme à partir du mouvement du Moi et de la résistance de l'Autre, alors ce processus ne peut pas être différent au niveau de la transmission des idées, donc de la représentation langagière. Cela a pour conséquence que l'idée exécute un mouvement bidirectionnel : elle va de la circonférence (la réalité extérieure) au centre (l'intellect) et du centre à la circonférence. Le modèle de ce mouvement bidirectionnel est la mémoire qui n'est rien d'autre que l'inversement du mouvement de la sensation, c'est-à-dire la réflexion, donc elle est la base de la directionnalité du soi envers le soi : la mémoire est l'évocation des idées passées. Il s'ensuit que le jugement et l'établissement des rapports ne seraient pas possibles sans la mémoire⁴¹. L'interaction se déroule alors entre la perception et la mémoire, entre le Moi et l'Autre : dans les deux cas, le même processus d'assimilation se réalise. Le sujet sentant perçoit *quelque chose qui n'est pas soi*⁴², et il en forme une nouvelle idée.

Alors que dans le cas de la mémoire l'impression oubliée réapparaît dans l'esprit humain, dans l'espace social, un processus semblable se joue parmi les sujets parlants : à part les objets perçus, c'est la langue qui assure que le Moi rencontre les idées simples ou composées de l'Autre. Cette approche peut être considérée comme anthropologique parce qu'elle ouvre le champ restreint de la perception. Ce ne sont pas seulement les objets de la nature que nous percevons : tout ce que nous voyons, comprenons et utilisons pour en former des idées est préalablement humain, étant donné que le sujet sentant est toujours humain. Ainsi les idées subsistent-elles dans la langue et par la langue, et c'est seulement par ce code conventionnel que les individus peuvent avoir accès à elles.

⁴⁰ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Quelques principes et quelques vues sur le secours publics* in *Œuvres complètes de Cabanis*, II, Paris 1823, p. 294.

⁴¹ Jean-Yves Tadié — Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Gallimard, Paris, 1999, p. 44.

⁴² *Projet*, p. 109.

Destutt de Tracy ne traite pas la question de l'origine des langues : cela peut s'expliquer par le fait que l'auteur prend pour principe fondamental que le langage sonore n'est pas supérieur au langage des gestes. Il les considère comme des systèmes de signes équivalents, étant donné que leur devoir est identique : de représenter les idées⁴³. « Le fil de la connaissance se double⁴⁴ ».

Bien qu'il décrive la pensée comme un phénomène prélangagier, Destutt de Tracy tient compte du fait que nous ne pouvons comprendre les idées composées que par le biais d'un système de signes, parce que ces idées composées se forment par les rapports des idées simples. Cette approche de la langue n'est pourtant pas paradoxale, vu que la pensée est une sensation qui ne produit pas d'idée complexe. Par conséquent, la transmission des idées et le fonctionnement de la langue concordent : d'emblée, la grammaire générale décrit le fonctionnement de la langue et le processus de la création des idées.

Pour cette raison, le rôle de la langue reste négligeable dans l'idéologie : elle reste un système transparent, outil de la transmission des idées. Sa formation coïncide avec l'histoire de l'évolution des idées, aussi dans le cas du nouveau-né qui apprend à parler ou dans le cas de la naissance de la langue en général, comme formation historique.

En ce sens, les premiers signes sont analogiques, ils sont les conséquences naturelles des idées : de la douleur, de la volonté, de l'amour, du faim et de la soif. Ce sont les représentations des idées simples, instinctives qui reflètent les premières impressions naturelles : cette approche concernant l'origine de la langue concorde avec celle de Rousseau qui est décrite dans son *Essai sur l'origine des langues*. Selon ce texte, la cause de la naissance des signes langagiers est le désir de représenter nos sensations instinctives pour les autres : « les premières langues, filles du plaisir et non du besoin [...] »⁴⁵. Même si Rousseau ne parle pas des idées simples, il les considère comme prélangagières : « On ne commença pas par raisonner, mais par sentir⁴⁶ ». Nous sommes donc en mesure de constater une coïncidence intéressante entre les deux textes, étant donné que Destutt de Tracy classe le désir et la volonté parmi les facultés intellectuelles

⁴³ *Projet*, p. 256-257.

⁴⁴ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 2008, p. 107.

⁴⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, édition A. Belin, Paris, 1817, p. 39.

⁴⁶ *Ibid.* p. 10.

dont le but est d'assurer le bonheur permanent de l'individu : « [...] notre volonté [...], elle est bien un être identique avec notre *moi*⁴⁷. »

Or, si l'identité du soi est la volonté par excellence, alors le moteur de la formation des idées est aussi la volonté (au moins en partie : la volonté du savoir). Il en suit que lors de la transmission des volontés différentes, la volonté du moi et la volonté de l'autre se rencontrent ou se heurtent. Le résultat de ces rencontres continues est que non seulement les idées, mais aussi les langues deviennent-elles plus complexes : les signes du langage se répètent, ils deviennent habituels et abstraits. Destutt de Tracy ne dresse pas l'opposition entre langue naturelle et langue conventionnelle, mais il suppose une continuité historique entre les deux. Avec la formation de la langue complexe, l'homme s'éloigne des signes naturels (du cri, par exemple) et donne naissance à des signes artificiels ou conventionnels. Ces signes sont artificiels car leur structure originale, analogue à l'impression, s'efface : tout comme les sensations concrètes qui en se répétant s'effacent et deviennent abstraites. Cette répétition même permet que les sensations, les idées et leurs représentations, les signes deviennent ordinaires et communes et que l'homme en construise une nature imaginaire, humaine qui serait dominée par ces mêmes idées.

4. **Les critiques et la question de l'égalité**

La problématique des facultés intellectuelles et la question de savoir comment l'homme perçoit le monde qui l'entoure n'était pas un sujet exclusif de Destutt de Tracy. Pierre-Jean-Georges Cabanis et Pierre Maine de Biran, contemporains de notre Idéologue ont lu et critiqué le texte du philosophe et y ont ajouté leurs propres observations.

Pierre Cabanis et Pierre Maine de Biran mettent l'accent sur la réalité psychologique⁴⁸ du Moi et de l'Autre en constatant que le Moi change et que l'égalité parmi les individus est naturellement impossible : « L'idée du moi est composée de parties pour sentir, comme l'idée de bal de personnes réunies pour danser. Dans les deux cas toutes les parties peuvent avoir été renouvelées successivement, leur action peut avoir été plusieurs fois troublée, suspendue,

⁴⁷ *Projet*, p. 212.

⁴⁸ F. Colonna D'Istria, *Cabanis et les origines de la vie psychologique*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 19, No. 2 (Mars 1911), p. 177-198. p.81.

interrompue. C'est toujours le même bal et le même moi, si le système n'a pas été dissous⁴⁹ ». Cette diversité de la formation des idées et leur défectuosité s'explique chez Cabanis par la structure physiologique de l'individu : « Dans les animaux en général et dans l'homme en particulier, il y a deux genres bien distincts d'impressions qui sont la source de leurs idées et de leurs déterminations morales, et ces deux genres se retrouvent, mais dans des rapports différents, chez toutes les espèces⁵⁰ ». A partir de cette approche, Cabanis tente d'esquisser les rapports possibles des organes humaines pour pouvoir définir leur rôle dans la perception et leurs actions sympathiques (l'estomac et le cerveau, par exemple). Il ne nous reste que de déterminer quelles sont les conditions extérieures qui puissent influencer le fonctionnement du corps : Cabanis, méthodiquement, prend tout en considération, l'âge, la sexualité, le sexe et les tempéraments. Il refait même le classement des quatre humeurs d'Hippocrate, et il y ajoute deux nouveaux tempéraments : le tempérament nerveux et le tempérament musculaire⁵¹.

La folie en tant que telle est aussi considérée comme une des nombreuses conséquences des impressions internes et de la disposition diversifiée de l'homme : suivant la logique de son approche médicale, il n'est pas surprenant qu'il prend cet état pour une maladie et qu'il cherche aussitôt de trouver les moyens de sa guérison. Ce qui est plus frappant, c'est qu'il le fait sous l'égide de l'égalité : il propose de modifier, artificiellement, les caractères, soit la répartition des humeurs, pour que le malade ou le fou puisse sortir de son état néfaste : « une espèce d'égalité de moyens qui n'est point dans l'organisation primitive et qui, semblable à l'égalité des droits, serait alors une création des lumières et de la raison perfectionnée⁵² ». Ainsi la folie devient-elle un problème social, une inégalité naturelle que la société doit définitivement éliminer. Cette tendance de supprimer l'exclusion de ce qui est différent ou autre apparaît aussi dans son ouvrage intitulé *Observations sur les hôpitaux*⁵³ où il réclame la réforme de la pratique médicale à l'égard de ceux qui sont enfermés et séquestrés dans les hôpitaux, et exige que les malades ne soient pas tellement séparés de la société.

⁴⁹ F. Colonna D'Istria, *L'influence du moral sur le physique d'après Cabanis et Maine de Biran*, Revue de Métaphysique et de Morale, T. 21, No. 4 (Juillet 1913), p. 456.

⁵⁰ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1805, p. 130.

⁵¹ F. Colonna D'Istria, *Les formes de la vie psychologique et leurs conditions organiques d'après Cabanis*, Revue de Métaphysique et de Morale, T. 20, No. 1 (Janvier 1912), p. 38.

⁵² Pierre Cabanis, Pierre-Jean-Georges, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1805, p. 298-299.

⁵³ Cabanis, Pierre-Jean-Georges, *Observations sur les hôpitaux*, Paris, 1790.

Si l'approche de Cabanis est purement médicale et ajoute plusieurs remarques physiologiques au système de Destutt de Tracy, Maine de Biran le fait du côté philosophique, et il signale plusieurs moments opaques du *Projet*. La première critique de Maine de Biran concerne notamment la question d'existence, ce qui apparaît comme une pseudo-évidence dans le *Projet* : Maine de Biran affirme que la sensation en soi ne peut pas être considérée comme le sentiment d'existence⁵⁴ et ainsi, elle ne peut pas constituer le Moi. La question reste ouverte et Destutt de Tracy semble éviter la réponse même dans sa correspondance, en répétant simplement les thèses de sa théorie de perception. La deuxième critique de Maine de Biran anticipe déjà l'interprétation contemporaine des textes des Idéologues : le philosophe ne peut pas accepter la confusion entre instinct-volonté, qui ne sont pas du tout séparées dans le cas de Destutt de Tracy. Par conséquent, nous ne pouvons pas vraiment décider si la mobilité est due à une volonté consciente ou inconsciente – question récurrente des Idéologues que Cabanis évite par sa théorie des impressions internes. Il y a là une grande divergence parmi les Idéologues concernant la primauté du corps, car il est certain que les trois observent le sujet sentant comme un organisme biologiquement déterminé. Chez Destutt de Tracy et Maine de Biran nous pouvons aussi voir qu'ils détachent le fonctionnement des affections et des idées complexes du corps humain et transposent la question au niveau de l'intellect (psychologique, pour utiliser un terme ultérieur). Dans le cas de Destutt de Tracy, cela se produit au moment de la formation des idées composées qui ne communiqueront plus avec les organes, mais avec les autres individus ; cependant Cabanis enferme cette communication dans la structure corporelle.

Maine de Biran accentue surtout la problématique de la formation du Moi dans ses correspondances avec Destutt de Tracy, et il critique la continuité que ce dernier suppose entre la sensation, la perception du soi et la mémoire : vu que le Moi n'est pas inhérent, le jugement et la volonté ne peuvent pas être séparés dans la pratique. Nous ne pouvons pas donc décider où commence le processus décrit par Destutt de Tracy : est-ce que la mobilité ou la volonté (consciente ou inconsciente) existe plutôt ? Est-ce que le mouvement nécessite vraiment la

⁵⁴ *Correspondance entre Destutt de Tracy et Maine de Biran, Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 106 (Juillet à décembre 1928), p. 204.

présence de la conscience ? « Je n'ai pas besoin de me rappeler de rien pour sentir ma propre existence dans la continuité de mon être »⁵⁵.

5. En guise de conclusion

Les notions de base et les structures utilisées par Destutt de Tracy et les critiques concernant son ouvrage nous permettent de comprendre que les Idéologues mentionnés ont interprété le fonctionnement des facultés intellectuelles sous forme de transmission des idées simples ou composées. Destutt de Tracy a attribué à ce système une langue active parce qu'elle sert à diffuser ces idées. Les trois philosophes ont créé une théorie différente des théories antérieures, car ils ont pris en considération la diversité du corps et de l'esprit humain ainsi que la nature délimitée de la connaissance humaine, à savoir que le sujet sentant ne peut connaître que celui qui est déjà humain ou humanisé, car le sujet fait partie de l'objet observé. Nous avons pu voir que Destutt de Tracy avait recours à une approche différente concernant le rôle et le fonctionnement de la langue : il dissout l'aporie physis-nomos en supposant une continuité historique, et même s'il prend la langue pour un outil transparent, il la pourvoit de force créatrice dans la formation des idées composées. Par conséquent, dans l'interprétation de Destutt de Tracy, la langue n'est pas la création de l'homme, comme suggérait Rousseau, mais elle forme le sujet aussi : elle est la première étape de la réflexion.

En ce qui concerne la folie, les trois philosophes semblent être d'accord sur le sujet des causes de la maladie, et prennent une position médicale à l'égard de la problématique. Le plus ardent, Cabanis propose même un certain traitement pour la réintégration des individus dans la société. Nous pouvons affirmer que cette théorie de perception, physiologique et/ou psychologique a visé à établir l'égalité physique et intellectuelle parmi les hommes pour que tout individu puisse participer dans la vie sociale et dans la création des idées.

⁵⁵ *Correspondance entre Destutt de Tracy et Maine de Biran, Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 106 (Juillet à décembre 1928), p. 194.

6. Bibliographie

- Bacon, Francis, *Novum Organum*, Hachette, Paris, 1857.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges, *Observations sur les hôpitaux*, Paris, 1790.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges, *Quelques principes et quelques vues sur le secours publics* in *Œuvres complètes de Cabanis*, II, Paris 1823, 183-306.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1805.
- *Correspondance entre Destutt de Tracy et Maine de Biran*, *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 106 (Juillet à décembre 1928), p. 161-212.
- Destutt de Tracy, Antoine-Louis-Claude, *Éléments d'idéologie*, III, *Logique*, Paris, 1805.
- Destutt de Tracy, Antoine-Louis-Claude, *Projet d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française*, Paris, 1800.
- D'Istria, F. Colonna, *Cabanis et les origines de la vie psychologique*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 19, No. 2 (Mars 1911), p. 177-198.
- D'Istria, F. Colonna, *Les formes de la vie psychologique et leurs conditions organiques d'après Cabanis*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 20, No. 1 (Janvier 1912), p. 25-47.
- D'Istria, F. Colonna, *L'influence du moral sur le physique d'après Cabanis et Maine de Biran*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 21, No. 4 (Juillet 1913), p. 451-461.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 2008.
- *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, szerk. Pierre Larousse, VI, Paris, 1871.
- Hobbes, Thomas, *Elements of philosophy, Concerning body* = *The English works of Thomas Hobbes*, szerk. Sir William Molesworth Bart, I, London, 1839.

- *Lettres de Cabanis à Maine de Biran, Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 106 (Juillet à décembre 1928), p. 5-17.
- Lenoir, Raymond, *Psychologie et Logique de Destutt de Tracy, Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, T. 84 (Juillet à décembre 1917), p. 527-556.
- Locke, John, *An Essay Concerning Human Understanding*, The Pennsylvania State University, 1990.
- Picavet, François, *Les idéologues, Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789*, Paris, 1891.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Essai sur l'origine des langues*, édition A. Belin, Paris, 1817.
- Tadié, Jean-Yves — Tadié, Marc, *Le sens de la mémoire*, Gallimard, Paris, 1999.